

se rend qu'à l'évidence des faits accomplis, encore faut-il qu'ils s'accomplissent sous ses yeux ; il ne connaît que la logique des résultats.

Chaque localité ayant un sol, des engrais, une situation, des ressources et des débouchés différents, il faut que chaque district ait pour ainsi dire son enseignement spécial.

Tout riche propriétaire dans les campagnes que son emploi ne retient pas à la ville devrait se faire un devoir de diriger lui-même l'exploitation de ses propriétés. Ses moyens lui permettraient de faire des essais que le petit fermier ne peut pas risquer, et il dépenserait au village en bons salaires payés aux ouvriers de la localité pour l'amélioration de ses terres, l'instruction de ses voisins et les progrès de l'agriculture, l'argent qu'aujourd'hui il arrache au pauvre fermier pour le prodiguer à la ville en dépenses de luxe.

Cette confraternité dans le travail grandirait à ses propres yeux le petit cultivateur qui serait fier de sa profession. Sans exalter outre mesure l'orgueil du paysan, il est bon de lui redire souvent, ce qui est vrai, que l'agriculture est la première et la plus noble de toutes les professions ; de lui faire comprendre que la culture de la terre n'est pas seulement une routine ne demandant que des bras, une charrue et une bêche ; qu'elle est aussi une vraie science, facile si l'on veut, mais exigeant cependant une certaine dose d'intelligence et de connaissances acquises.

Un des principaux obstacles à l'amélioration de l'agriculture c'est que la majeure partie des terres est exploitée par des fermiers qui ne peuvent trouver des capitaux à un intérêt raisonnable qui puisse leur permettre de faire des améliorations avantageuses sur leurs terres.

En cultivant peu et bien, on diminue les dépenses et on obtient plus de produits qu'en cultivant beaucoup et mal.

Il serait vivement à souhaiter que l'enseignement agricole, fût partout introduit, et chaque paroisse possédât une petite bibliothèque composée principalement de livres traitant de morale et d'agriculture ; que chaque cultivateur souscrivit à un journal agricole. Il faudrait en même temps que ces journaux spécialement publiés pour guider constamment les cultivateurs, reçussent l'encouragement des amis de l'agriculture et de nos gouvernements, qu'ils fussent l'objet d'une attention toute particulière de la part des personnes spécialement préposées à l'amélioration agricole de notre pays.

Si les cultivateurs avaient appris à connaître plutôt les devoirs de l'homme que les droits du citoyen, et les choses nécessaires à l'exercice de leur profession, au lieu de ne chercher qu'à acquérir des connaissances propres à les dégoûter de leur état, et de lire des livres et de journaux prêchant l'insubordination et préconisant le sensualisme lorsqu'ils ne sont pas immoraux et obscènes, l'agriculture ne serait pas aujourd'hui une profession dédaignée.

(A continuer)

OLIVIER JEANTET

#### L'atelier du laboureur

L'atelier du laboureur ne ressemble point à celui des autres industries, car il a pour étendue toute la terre arable, pour voûte le ciel, pour colonnes les arbres gigantesques des forêts, pour horizon l'immensité, pour lumière le soleil.

Ses instruments sont la chaleur, l'humidité, la germination, la conception, tous les minéraux de l'écorce du globe, tous les animaux qui le couvrent, toutes les plantes qui

Pembellissent, toutes les forces de la nature, toutes les ressources de la mécanique ; son but, la multiplication, l'amplification des êtres nécessaires ou utiles à l'espèce humaine.

Dans les autres états, l'ouvrier transforme : il prend du bronze et en fait un canon ; du lin et en fait de la toile ; de la farine et en fait du pain. Le laboureur participe presque à la toute-puissance de Dieu : il prend un grain de blé, le cultive et rend cent grains pareils ; il prend une ocrise, en sème le noyau et vous rend un panier de cerises.

Ceux qui convoient dans les villes les plus intelligents de leurs enfants pour y apprendre un état, et laissent les autres aux champs pour devenir laboureurs, n'ont jamais réfléchi à la supériorité de cet art sur les autres : ils n'ont jamais songé à tout ce qu'il fallait de connaissances, de raison, de volonté, d'invention, pour maîtriser la nature, pour braver les variations de l'atmosphère, pour vaincre les rébellions d'un sol ingrat.

Dr. J. P. DES VAUX.

#### Les Canadiens aux Etats-Unis

M. le Rédacteur,

Je crois qu'il serait dans l'intérêt de nos compatriotes, qui ont l'intention de laisser leur foyer paternel pour venir aux Etats-Unis, de leur donner une connaissance complète de la situation de leurs confrères émigrés. Ils viennent s'enfermer dans les manufactures de coton et de laine, où ils ont un salaire tout juste pour subvenir aux dépenses ordinaires de la maison.

Quant à ceux qui se mettent en pension, ils ne font que *vivander*, car les prix en sont très élevés, tandis que leur salaire n'est que d'un dollar et 10 centins par jour.

Pour ceux qui ont un métier, c'est différent, ils peuvent avoir jusqu'à deux dollars et 25 centins par jour. Mais ils paient de 20 à 25 dollars par mois pour leur pension. Voyez ce qui leur reste.

Mes chers compatriotes croyez à l'expérience d'un ancien émigré : vous qui vous proposez de venir aux Etats-Unis et qui essayez à débaucher vos amis, tenez-vous tranquilles ou plutôt travaillez autant au Canada que nous, pauvres esclaves, travaillons ici ; et vous vivrez plus heureux que nous. Doutez-vous des amis qui voudront vous faire émigrer.

Combien de malheureux compatriotes entraînés aux vices de la débauche, du jeu et des liqueurs fortes faute de protection ! Combien de canadiens s'en retournent au Canada, plus pauvres qu'ils n'étaient à leur départ quelques mois auparavant ! Combien sont même obligés de retourner non sur les chemins de fer mais toujours à pied, jusqu'à ce qu'ils rencontrent quelques compatriotes charitables. Je suis certain que ceux-là ont la contrition parfaite, qu'ils ne reviendront pas davantage, et surtout qu'ils n'encourageront pas les autres à quitter leur foyer paternel. Ils seront une bonne preuve, je l'espère, que les *greenbacks* ne tombent pas sur la terre comme la rosée du matin.

SEVERE PICARD.

La correspondance qui précède contient bien quelques vérités sur un grand nombre de Canadiens émigrés, mais la note est un peu forcée. Depuis les cinq dernières années, les Canadiens des Etats-Unis ont amélioré leur position sous plus d'un rapport. Le mouvement se continue ; mais il menace d'être entravé par le trop grand nombre d'émigrants. Il est un fait bien avéré, — les canadiens sont trop nombreux dans les centres manufacturiers, ils se nuisent par leur grand nombre qui fait diminuer les salaires. Cette modicité du gain quotidien, les maladies engendrées par le travail assidu des manufactures, les ennuis du pays natal et les mille petites misères de l'émigration sont bien propres à faire réfléchir nos cultivateurs de la province de Québec, qui ont déjà l'idée de venir tenter fortune aux Etats-Unis. — *L'Opinion Publique*.

FRED. GAGNON.